

ENCORE QUATRE ANS AU VIETNAM ?

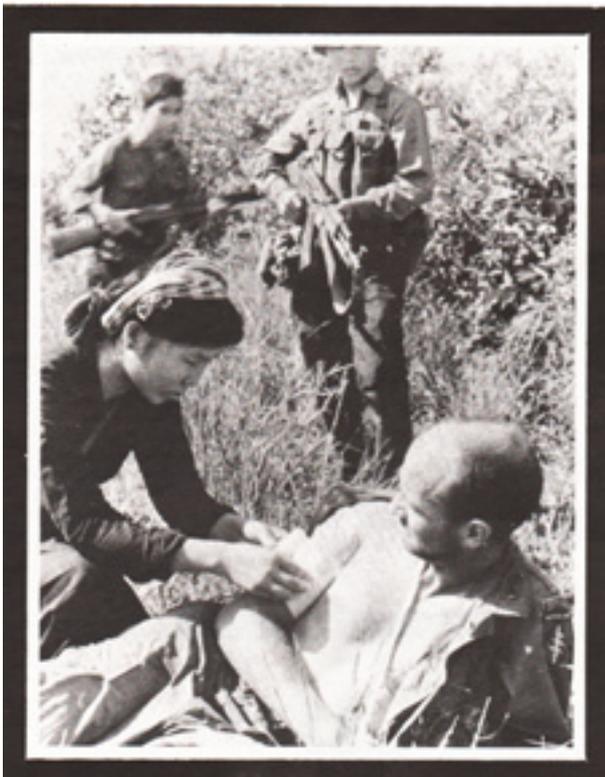
La guerre du Vietnam va-t-elle durer encore quatre ans ? C'est la question que se pose dans un récent article le très non-conformiste I.-F. Stone, journaliste américain qui déteste Nixon, mais qui croit à sa réélection. La question vaut en effet d'être posée car Washington ne paraît pas décidé de mettre les pouces et de cesser sa campagne d'extermination du peuple vietnamien. Les calculs des coûts budgétaires des raids aériens pour 1973 sont déjà faits. Comme selon la C.I.A., Hanoi peut tenir encore deux ans à ce degré de terreur mais aussi à ce rythme d'offensive populaire, il n'y a effectivement pas, sauf rapide solution politique, de raison pour que s'arrête la boucherie.

ETE chaud au Sud-Vietnam ; et l'automne promet de l'être tout autant. Jamais les forces de libération n'avaient lancé une offensive d'une telle ampleur, avec une telle minutie et de tels moyens en hommes et en armement. Ce n'est plus la guerre-éclair de l'offensive du Têt de 1968, mais une très longue et ambitieuse campagne destinée à briser les espoirs américains concernant la « vietnamisation ». Parallèlement au travail diplo-

matique, les révolutionnaires déciment les meilleures unités saigonnaises, cassent au niveau des villages le programme de « pacification » et créent au régime des difficultés économiques et sociales insurmontables.

Moyens grossiers

Thieu joue les matamores dans son palais présidentiel. Il demande aux Américains d'annihiler la République démocratique du Vietnam, arrête et fait torturer des milliers de militants — qui souvent n'ont rien à voir avec le F.N.L., — a fait se taire toute la presse d'opposition par les moyens, les plus grossiers (les seuls qu'il connaisse : les pressions par l'argent), et déclare nulles les élections locales d'il y a deux ans, qui pourtant étaient tout sauf démocratiques et libres. L'offensive a eu, entre autres mérites, celui de démasquer un peu plus le caractère fantoche et sanguinaire du pouvoir saigonnais. Ce pouvoir impuissant qui ose encore sans rire se proclamer le seul gouvernement légal et constitutionnel du sud. Lorsqu'on s'appelle Nixon et qu'on a ce genre de représentant à Saigon, il n'est pas étonnant qu'on hésite pas, après l'avoir sorti de prison, à envisager d'envoyer... à Hanoi Jimmy Hoffa, gangster notoire du syndicalisme corrompu. Pour justifier son oeuvre de terreur, Nixon recourt aux moyens les plus vulgaires. Lui et ses aides n'ont-ils pas assuré que l'arrivée au pouvoir de Ho Chi Minh à Hanoi en 1954 fut suivie de l'assassinat de cinq-cent mille personnes ? Nixon doit confondre avec les paysans que son aviation a tués. Un chercheur américain vient de dégonfler ce mythe ridicule que Nixon est allé dénicher dans un livre écrit sur le financement de la C.I.A., par un ancien propriétaire foncier vietnamien qui enseigne à l'académie où l'on forme les « marines » ! Tel est le niveau de l'analyse politique de Washington... Evidemment, pour le « bon peuple » américain, le massacre de My-Lai ne pèse pas lourd à côté des « cinq-cent mille Vietnamiens assassinés par les communistes ». Ce même « bon peuple » doit même se demander comment Kissinger et autres diplomates osent serrer la main dégoulinante de sang de Le Duc Tho et de Xuan Thuy ! Il est vrai qu'ils ont besoin de faire croire à l'Amérique qu'ils préparent sérieusement la paix... puisqu'ils rencontrent « les hors-la-loi internationaux » dont parle aussi Nixon en ses jours d'insulte et de mépris raciste.



Une longue et ambitieuse campagne

Briser les plans

Le but profond de la politique américaine vient d'être expliqué par Nguyen Hoang dans un article « d'Etudes Vietnamiennes » (un mensuel de Hanoi) : **« On comprend l'acharnement — écrit Nguyen Hoang — avec lequel Nixon s'accroche à l'Indochine et les efforts qu'il déploie pour résoudre à sa manière le problème indochinois. Il a en vue non seulement sa réélection, mais encore les intérêts à longue portée de l'impérialisme américain dont il est la personnification même. Pour lui, avoir raison des peuples indochinois signifierait porter un coup sévère au camp socialiste, au mouvement de libération nationale, aux forces de démocratie et de paix, et, par là, assurer la suprématie des U.S.A. sur le reste du monde ».**

C'est pourquoi, conclut l'auteur, en brisant les plans américains, les peuples indochinois n'accomplissent pas seulement une « tâche patriotique », mais « aussi une tâche hautement internationaliste ». Et il est vrai que les Vietnamiens ne sont pas seuls à se battre. Les Laotiens viennent une fois encore de repousser l'armée mercenaire de Vang Pao financée par la C.I.A., mêlée au trafic de la drogue et aidée par des fantoches thaïlandais. Au Cambodge, viennent de se dérouler des scènes presque incroyables : l'armée affamée a pillé les stocks de riz parce qu'elle avait faim. Le régime de Lon Nol, dont l'image est plus pitoyable encore que celle de Thieu, se débande, amuse — si l'on peut dire — la galerie avec des « élections » ridicules, perd chaque jour du terrain au profit des résistants. A vrai dire, des trois pays d'Indochine, le Cambodge est celui où les forces de libération sont les plus proches de la victoire ; la coordination nécessaire avec les autres mouvements indochinois fait cependant que cette victoire ne saurait être parfaite avant la totale libération du Vietnam. Or, c'est bien à Saigon que tout se joue. A Saigon, c'est-à-dire aussi à Washington. Après quatre ans de discussions à Paris, le délégué américain a osé déclarer ce mois-ci que le gouvernement révolutionnaire provisoire du sud n'existe pas ! Mais le G.R.P. rappelle, outre la lutte armée et politique sur le terrain, son existence diplomatique et internationale en précisant (texte du 11 septembre) ses positions : retrait rapide des Américains, fin des raids et du blocus de la R.D.V., formation sans Thieu d'un cabinet de concorde nationale incluant, outre ses représentants, des membres de l'administration de Saigon et des diverses oppositions (locales et en exil). Son point de vue demeure fondamentalement inchangé, en dépit de la terreur nixonienne, car le G.R.P. sait qu'il a le vent en poupe et que son offensive va continuer de mettre en pièces les meilleures unités de Saigon, maintenant fixées en quelques endroits. Nixon est apparemment prêt

à faire tuer jusqu'au dernier de ses mercenaires jaunes pour protéger ses arrières asiatiques. Depuis quelques années, les firmes américaines — entre autres firmes — ont investi des sommes colossales en Asie du sud-est, filiales bancaires un peu partout, pétrole thaïlandais et malaisien, pétrole et cuivre indonésien, etc. L'impérialisme craint apparemment que, s'il lâche Da-Nang ou Kontum, ses bases seront sciées à Java ou à Singapour. Ce qui est faux à court terme, mais il est vrai que l'aveu d'une défaite en Indochine aura de réconfortantes répercussions dans le monde exploité. Cela dit, Nixon est déjà ouvertement battu au Vietnam, sinon dans son pays. Sa machine de guerre tourne à vide, folle, insensée, sans autre but apparent que de tuer. Nixon ne peut pas croire un instant qu'il parviendra à refaire une armée sudiste anticommuniste, à forger un régime fort et représentatif à sa dévotion, à recoller les morceaux brisés de la société vietnamienne du sud dans une optique favorable au « monde libre », à dresser une moitié de nation contre l'autre moitié.

Mais, en même temps, Nixon refuse encore de sortir d'Indochine avec un minimum de prestige. Toutes les occasions offertes à cette fin par le G.R.P. et Hanoi, il les a repoussées avec mépris, alors que les révolutionnaires, comprenant la nécessité de ne pas humilier l'Amérique, n'ont cessé de lui préparer une voie de sortie honorable.

A vide

Cette machine de guerre qui tourne à vide est plus dangereuse encore que celle, par exemple, de Johnson qui pouvait encore s'appuyer éventuellement sur l'ombre d'un espoir de réussite politique. C'est cette folie qui amène la destruction des digues, des villes, des campagnes peuplées (les B-52 dans le Delta I), la mise au service du meurtre organisé des plus brillantes découvertes scientifiques. Dans ces conditions, si circulent des rumeurs de paix, il faut les écouter avec sérieux mais avec la plus grande circonspection tant qu'aucun geste n'aura été fait par Washington. Aussi longtemps que ces gestes ne seront pas apparus nettement, se dire que, pour les Indochinois, le pire n'est peut-être pas encore arrivé. Et multiplier les actions de soutien à leur cause.

Jacques Rennes ■